

Société Philomathique de Paris

fondée en 1788

Menu

Accueil
Sommaire
Présentation
Généralités
Conférences
Publications
Lettre d'informations
Archives
Membres
Liens
Contact
Divers
Recherche

CONFÉRENCES : Jack BAILLET, "ETUDE et AMITIÉ", Propos d'un médecin philomathe

« Etude et Amitié ».

Propos d'un médecin philomathe

Par Jack BAILLET, philomathe

J'ai de l'affection pour la médaille de la « Société Philomathique de Paris ». En dehors d'une dizaine de noms illustres, de Ampère à Pasteur, on y trouve une date 1788, une devise ETUDE ET AMITIÉ, et la tête de Lavoisier. C'est que la toute petite société scientifique fondée, le 17 septembre 1788, par un mathématicien, un naturaliste, un chimiste et trois médecins a doublé son effectif dans les mois qui ont suivi la fermeture de l'Académie des Sciences et accueilli comme membre Lavoisier, le 14 septembre 1793. Sur la médaille, Laurent Lavoisier a le profil qu'il faut, superbe, la chevelure rassemblée en arrière en catogan et, de manière traditionnelle chez les graveurs mais prémonitoire pour lui : le col tranché.

Il faut commencer par exposer un modèle qui risque d'être lassant, mais sans lequel tout devient flou, inconsistant.

Un modèle implicite

Quand, deux cents ans après, un médecin cogite, « associe » sur cette médaille, il utilise en effet le modèle de l'Homme qui centre sa pratique et qui guide le déroulement des colloques singuliers auxquels les patients le soumettent. Il faut sans doute quelque naïveté présomptueuse pour formaliser ce modèle implicite dont le simplisme, pour chacun de nous, bercé par les sagas religieuses, nourri de bouillies culturelles ou philosophiques a quelque chose de répulsif.

Nous avons à peu près admis que nous sommes un être vivant comme les autres : les mécanismes qui permettent le fonctionnement cellulaire, le fonctionnement des organes qui réalisent l'homéostasie sont, à l'évidence, communs au vivant. Cela ne saurait étonner si nous admettons avec les Evolutionnistes notre filiation la petite Lucy bouge ses yeux d'Australopithèque de charme aux expositions de Yves Coppens!

L'homogénéité du vivant apparaît évidente quand on considère le plan de masse du cerveau des Mammifères, ces profiteurs de la disparition des Dinosauriens, assassinés, peut-être, par un impact météorique qui fut, pour nous, l'acte créateur. Notre cerveau, comme celui de tous les Mammifères, est triunitaire; il associe un système axial, un manteau cortical et une interface limbique. Le système axial bas (le tronc cérébral pour les anatomistes) dispose des fonctions qui rendent la vie possible (la respiration, l'homéostasie circulatoire, la stabilisation dans le champ de pesanteur). Le système axial haut (l'hypothalamus quelque cinq à six grammes de tissu neuro-glandulaire) nous motive; il crée la faim et la soif, nous rend présents au monde en synchronisme avec le jour et la nuit, met en route notre comportement exploratoire - notre curiosité - à l'assaut du monde extérieur. Ce même système axial haut est le gardien de la finalité de la vie construite autour du recopiage permanent des génomes, en nous soumettant au désir sexuel (que l'on peut travestir mais que l'on ne peut pas annuler). Répertoire des programmes essentiels à la survie et à la continuation de l'espèce, il colore certaines afférences, de la douleur excruciante à l'orgasme sidérant, et actionne la gestique irrésistible de la fuite ou de la rage et la mimique correspondant à ce qui nous « affecte ». Le manteau cortical reçoit les informations concernant l'environnement par des télécapteurs (l'oeil, l'oreille) et met en route une motricité dite volontaire, adaptée à un but. Par l'immensité de ses zones de stockage, par la richesse de ses voies associatives il constitue un système informatique qui traite en parallèle une information afférente souvent très complexe et rapidement changeante. Avec le répertoire des enchaînements moteurs que constituent les noyaux gris centraux, avec le cervelet, mémoire de stockage des apprentissages moteurs, le manteau cortical humain soutient les fabuleuses performances du virtuose pianiste ou du danseur.

L'interface limbique, un anneau de cortex archaïque situé à la face interne des hémisphères cérébraux, réalise une communication bidirectionnelle entre les systèmes axial et cortical. A chaque instant le « cognitif » élaboré par le manteau cortical et les télécapteurs et l'« affectif » surgi dans le système axial sont mis en contrepoint, classes, repérés par rapport au fichier que tient le système limbique (la mémoire!). Ainsi nous nous re-connaissions dans une situation donnée, avec son contenu affectif; nous anticipons sur ce qui va se passer et affichons la mimique correspondante. Chaque événement nouveau coche une fiche ancienne s'il est conforme, ou crée une nouvelle fiche s'il est discordant cette série de métaphores donne une image de ce que l'expérience apporte à l'organisme qui doit obéir aux programmes axiaux dans une niche environnementale donnée, entouré d'autres vivants, de son espèce ou non, avec lesquels il lutte pour survivre et copuler (sans savoir pour quoi !). La conscience, la vigilance, est en corrélation avec l'ouverture des télécapteurs sur le monde extérieur. C'est le système axial qui, par le jeu

Médaille Lavoisier



d'un système de fibres ascendantes tout à fait particulières pour le cortex, règle le fonctionnement d'ensemble de celui-ci, jouant tantôt le rôle d'un commutateur d'appareil, tantôt celui de la registration d'un orgue. Or le système axial qui nous anime, le système limbique qui nous accroche à notre passé et nous aide à optimiser nos anticipations fonctionnent et communiquent en dehors de tout contrôle cortical. Le cortex ne dispose guère que d'un droit de veto - difficile à exercer - ou de la possibilité de suicide; comme chacun sait, cette dernière option, à usage unique, peu adaptative, est inhabituelle...

Même si quelque pudeur nous pousse à changer d'horizon et de date (la Nouvelle-Guinée il y a 100 ans?) il est difficile de considérer le Primate humain comme séparé de son lignage, affranchi de son héritage anatomo-physiologique le crime passionnel, le viol, la rage de dents et les tribulations sphinctériennes nous persuadent aisément que nous sommes tous des Primitifs. Il y a bien peu de temps que « nous avons lâché la patte du Gorille », du moins si nous abandonnons l'unité de temps existentiel - trente ans de vie adulte! - et nous référons aux milliers et aux millions d'années des processus évolutifs.

Une fois admises l'unité du vivant et notre parenté avec les Primates, il devient intéressant d'appliquer à Homo un modèle anatomo-psycho-physiologique, mais suffisamment simplifié pour qu'il puisse servir de guide pour la compréhension de soi-même. Dans ce but heuristique on va distinguer dans ce modèle trois étages : le manifeste (ce qui apparaît à l'autre), l'inconscient, et à l'étage intermédiaire, l'imaginaire. A chacun de ces étages on peut distinguer trois registres d'activité : le registre viscéral (avec le besoin de boire, de manger, de stabiliser la température du corps), le registre sexuel (obligé, s'imposant à chacun pour la plus grande gloire du génome de l'Espèce) et le registre cognitif (l'ensemble des opérations qui permettent les reconnaissances et l'adaptation optimale dans le champ des rencontres et des affrontements).

On remarquera que chacun des trois registres se place et nous place sous le signe de l'ambigu, du contradictoire, de la dialectique inépuisable de la vie. Dans le registre viscéral à la pulsion irrésistible qui, dans la vie de nature, nous fait risquer la mort, s'oppose la satiété qui, un moment, élargit le champ du dérisoire. Le registre sexuel est caricatural avec l'amour fou et la jalousie homicide, l'orgasme et l'alliesthésie (au moins chez le mâle...), l'arrivée de l'enfant à la vie extra-utérine qui, déjà, l'a condamné à mort. Il suffit de faire varier le moment, ou de franchir une frontière pour retrouver cet aspect ambigu dans la futilité des travestissements tribaux. Les parures précieuses, les grandes tenues emplumées, les armes de parade deviennent les objets des notices obsessionnelles des conservateurs de musées, et des marchandages des experts. Mais c'est surtout dans le registre cognitif que la complémentarité contradictoire apparaît, essentielle pour l'Homme comme pour tous les animaux, celle de la curiosité et de l'anxiété. D'une part le comportement exploratoire est biologiquement programmé : sans la curiosité de l'environnement la survie est impossible; mais d'autre part, sans la prudence, sans l'anxiété liée au stockage des souvenirs des situations passées, le risque est énorme et l'anxiété constitue un élément positif dans la pression de sélection. Cette ambiguïté fondamentale de la vie alimente toute une série de mythes pittoresques, de Sisyphe, le libertaire, roulant son rocher catastrophique, à Pandore, la curieuse, ouvrant sa fameuse boîte. Mais elle fait aussi de l'Homme, éternel insatisfait par programmation biologique, à la recherche de sa paix, un éternel jobard en quête de la Toison d'or, du Graal, ou, plus quotidiennement, prêt à avaler toutes les martingales, tous les trucs que lui vendent gourous, hiérarques, apparatchiks. Nombreux sont ceux qui préfèrent les jeûnes et les abstinences programmés aux angoisses de l'âne de Buridan, la chasteté ecclésiastique aux affres de la passion, et s'accrochent au bon sens du moment, aux traditions corporatives, aux indications des média-diseurs qui flattent leurs tendances de voyeurs quiétistes. Ils tentent d'oublier que la vie dans le réel suppose en permanence l'action et l'anticipation, avec des choix difficiles.

La classification en trois registres ne constitue rien de plus qu'une manière de dire et se trouve facilement admise. Mais dès que l'on répète cet ensemble de trois registres à chaque étage d'une construction à trois niveaux (étiquetés, on l'a vu, inconscient, imaginaire et manifeste), le modèle réalise alors un ensemble quelque peu sulfureux, car il peut s'appliquer à notre vécu, cassant nos illusions et limitant singulièrement notre volonté de puissance.

En s'en tenant au manifeste pur et dur, en centrant l'observation sur les corrélations entre un stimulus (manifeste) et un comportement (manifeste), les Behaviouristes avec Watson ont commencé par scandaliser, puis par lasser, eu égard au simplisme réducteur d'une théorie découlant de l'observation de sujets qui ne parlent pas (les rats) ou dont on considère le discours comme un écran occultant la réalité (les hommes).

Nous avons les plus grandes difficultés à avaler l'existence d'un niveau inconscient que, pourtant, présuppose le fonctionnement du système axial et du système limbique. Le système axial fonctionne à notre insu, de la même manière que les différents viscères font leur travail dans notre silence - au moins quand tout se passe bien. Sans rien nous dire, ce système animateur nous sort du sommeil dans lequel il nous avait plongé et nous rend curieux du monde; il signale la faim, la soif; fait exploser la douleur ou l'orgasme. A cette programmation inconsciente, câblée alors que nous flottions encore dans l'utérus maternel et que nous nous bornons à constater, s'oppose la programmation indéfiniment remise à jour du système limbique. Chacun connaît l'ambiguïté des phénomènes de mémorisation : les vers grecs qui nous restent en tête soixante ans après les avoir appris; la recherche agacée du nom d'un film, que nous retrouvons, tout à coup, en pensant à autre chose; les oublis significatifs et frustrants des actes manqués; les

souvenirs obsessionnels qui charrient avec eux angoisse, culpabilité, humiliation. Le système limbique compose et trie ses fichiers avec ce qu'un technicien de l'informatique appellerait un langage machine et qui nous est totalement indéchiffrable; il code pour nous en langage compréhensible ce que son règlement intérieur lui indique ou lui permet, l'oubli en fin de compte étant moins périlleux que la confusion... La mémoire motrice est moins ombrageuse. Le clavier du piano ou de la machine à écrire restent à notre disposition quand nous en avons acquis la maîtrise, et une fois les skis aux pieds ou en selle... c'est parti! Mais cette mémoire motrice essentiellement stockée dans les circuits cérébelleux (faits de milliards de neurones) est extraordinairement conservatrice et stocke de manière indélébile les gaucheries qu'un apprentissage imparfait n'a pas supprimées.

La constatation que nous ne faisons vraiment bien que ce à quoi nous n'avons plus besoin de « penser » n'est nulle part plus évidente que dans la manipulation d'une langue. Quel polyglotte apprenant le japonais n'a-t-il pas rêvé en constatant la parfaite maîtrise langagière d'une petite tête de quatre ans aux yeux bridés?

Reste notre étage le plus confortable le niveau imaginaire. Celui-ci est alimenté par le « fichier » que le système limbique tient à jour, suivant ses propres routines non conscientes et non modifiables. Une part de la procédure utilisée transparaît dans le rêve. Que de publications depuis ce 24 juillet 1895 où Sigmund Freud, au châlet Bellevue, crut que s'était dévoilé à lui le secret du rêve! On a longtemps admis, avec Freud, que le rêve était le gardien du sommeil, un processus réactionnel destiné à protéger la conscience et le sommeil des effets disruptifs des souhaits inconscients (alors réprimés, transformés, par mi hypothétique censeur). Or l'on sait, depuis le milieu des années 1950, que les rêves correspondent, en règle, à un fonctionnement particulier du cerveau, facile à repérer. Un électro-encéphalogramme assez semblable à celui de l'éveil, des mouvements oculaires, la turgescence pénienne caractérisent ce sommeil dit paradoxal, au cours duquel, si l'on éveille le sujet, celui-ci nous fait part qu'il rêvait. En fait, comme le dit Jouvet, nous sommes rêvés; c'est le sommeil qui protège le rêve. Le sommeil paradoxal n'apparaît pas au début du sommeil, un sommeil « lent » (ainsi nommé en fonction du rythme de l'électro-encéphalogramme) étant nécessaire à la préparation du psychodrame onirique. Le rêve est une procédure qui apparie, associe, une expérience courante (« un résidu diurne ») à une expérience congruente du passé. Le rêve nous fait assister à la mise en place d'une nouvelle fiche à la bonne place par rapport aux anciennes du même ordre : ce n'est bien entendu là qu'une métaphore, l'inconscient ne comportant ni distinctions, ni labels, mais des réseaux associatifs. Le processus réalise un contrepoint cognitif affectif et superpose représentations actuelles et passées, à partir de résidus diurnes porteurs d'une charge affective suffisante. La mise à jour nous ramène toujours à un passé très ancien, infantile, figé lors de la structuration initiale du fichier, autour des premiers événements signifiants et menaçants, chargés de signification viscérale, sexuelle, tribale. C'est aux débuts que sont mises en place les appartenances décisives, ces références narcissiques et surmoïques qui vont colorer tous les événements de notre existence ultérieure, nous individualiser, par le meilleur et le pire. Ce n'est que par hasard que nous attrapons un rêve, car ce travail de mise à jour se fait sans nous, quand nous sommes endormis, à l'abri de nos trucages, scotomisations, travestissements, illusions « volontaires ». L'éveil stoppe immédiatement le processus et privilégie la réalité extérieure du présent en triant les seules fiches correspondant à la situation (en dehors de quoi c'est l'hallucination et le délire). Mais le rêve est bien cette fenêtre ouverte sur notre réalité intérieure, affective, viscérale, sexuelle, tribale et cognitive, sur nos stéréotypes de pensée. On conçoit alors que la règle de l'association libre (l'allongé sur le divan dira tout ce qui lui passe par la tête) permette d'approcher l'organisation du fichier et ouvre une autre voie royale d'accès à l'inconscient (au moins pour l'analyste...). On peut aussi admettre, avec Lévi-Strauss, que l'observation empirique d'une société ne permet d'atteindre des motivations universelles - qui relèvent de la structure de l'inconscient humain - que si l'on substitue à la simple observation qui ne peut découvrir que les travestissements de l'imaginaire, l'analyse en profondeur qui, elle, peut révéler la structure cachée des apparences, c'est-à-dire l'organisation de l'inconscient autour des programmes et des avatars des registres viscéral, sexuel, tribal.

L'imaginaire n'est pas seulement révélateur. L'homme imaginant est aussi producteur, et ses productions vont du meilleur au pire. Le pire apparaît quand la réification de l'imaginaire débouche, au hasard de la rencontre d'une personnalité charismatique et d'un groupe déstabilisé, sur des dogmes, des pratiques magiques, des livres sacrés, des idéologies, des utopies dont on ne peut guère espérer endiguer les effets pervers. D'un autre côté l'imagination, l'invention, peut nous conduire à rechercher la validation d'une hypothèse en interrogeant le réel (la méthode expérimentale), ou, au moins, en essayant de vérifier par la répétition la vraisemblance des corrélations imaginées. Mais surtout le niveau de l'imaginaire est celui des joies véritablement humaines, du ludique, du « soft », du bavardage philosophique, de la poésie et de l'écriture en général, des arcanes de la musique, de la distanciation de l'humour. Les artistes, puisqu'il faut les appeler par leur nom, sont récompensés par les joies qu'ils dispensent et les rumeurs des amateurs - au moins jusqu'au moment où le snobisme, la pub, les appartenances ne sont pas encore venues obscurcir le jeu.

Une vue bioanthropologique de l'histoire

Quand on se réfère à la littérature anthropologique on y voit que l'isolement du genre Homo repose sur deux catégories de critères anatomo-physiologiques et comportementaux. D'une part

l'aspect de l'articulation de la hanche et la morphologie si particulière de la jambe et du pied font de lui un Primate érigé; la capacité crânienne et le développement frontal attestent le développement du cortex cérébral. A ces données anatomo-physiologiques s'ajoutent, dans les couches où l'on découvre des ossements fossiles, des artefacts (des cailloux taillés, des traces de feu) qui attestent son comportement, différent de celui des autres vivants. Lorsque l'histoire d'Homo vient à notre rencontre et que dans le Croissant fertile s'inventent l'élevage, l'agriculture, puis qu'apparaissent l'art de construire, les diverses techniques de traitement des métaux, Homo ajoute à sa caractéristique d'Homo [à]ber la sapience (en latin à la fois le savoir et la sagesse). Tout naturellement on voit dans l'organisation des tribus une association en vue de la satisfaction optimale des besoins, par l'organisation de la cueillette et de la chasse d'abord, par l'utilisation de la force physique d'esclaves ensuite. Le bon Marx n'a pas eu beaucoup de difficultés à démontrer à ses partisans que toute société est organisée autour du travail, avec ceux qui l'exécutent, et ceux qui exploitent l'exécutant. Il suffit de réfléchir à une bonne distribution des rôles, de prévoir des plans d'organisation, de donner le pouvoir à des apparatchiks technocrates pour que disparaisse le monde du besoin et que l'équilibre psycho-affectif soit le lot des masses immenses, internationales, planétaires pour qui, dès lors, se succèdent les lendemains qui chantent. En cette année 89 (1989!) Gorbatchev et les Européens de l'Est paraissent lassés de recueillir les fruits de ces constructions idéologiques.

Tout devient clair si l'on pose que l'ordre tribal ne s'organise ni autour du registre viscéral homéostatique, ni autour du registre cognitif. La tribu ne s'organise pas autour des besoins (supplémentairement et dangereusement comblés dans la nôtre); elle ne récompense jamais directement le savoir ni le savoir-faire, considérant le plus souvent avec défiance et agressivité les performants ou les novateurs. L'ordre tribal est coextensif au registre sexuel.

Il est raisonnable de placer ce slogan sous l'invocation de Freud et de Jung. Ce sont ses belles hystériques, chacun le sait, qui ont révélé à Freud le rôle que les avatars sexuels de l'enfance peuvent jouer dans certains troubles comportementaux de l'âge adulte. Il avait commencé à les connaître à la Salpêtrière à Paris, et eut beaucoup de difficultés à accepter ce qu'il y avait appris : le côté trouble de leurs rapports de fillettes avec des adultes mâles. Lorsque Jung, le Gentil, rend visite à Freud en 1907, il est parfaitement convaincu de la réalité et de la toute-puissance de l'inconscient, mais réticent devant « le tout sexuel » du Maître juif - qui, entre-temps, a édulcoré la théorie de la séduction (prouvée chaque jour dans les colonnes des faits divers des journaux actuels). Pour Jung il existe un inconscient collectif et la « petite différence » n'est pas tout. On peut citer Lévi-Strauss comme l'un de ceux qui, depuis, ont insisté avec le plus de pertinence sur le fait que l'organisation tribale c'est d'abord l'appariement des partenaires sexuels réglementé par les mâles.

Rien d'étonnant que, pour ces derniers, le registre sexuel soit source d'inquiétudes et de frustrations. Le fantastique pouvoir de séduction de notre mère Eve, qui tient son pauvre mâle, n'a pas échappé aux premiers scripteurs du Livre. Dès qu'elle a persuadé sa brute qu'il s'agit d'abord de lui plaire, le viol perd de son charme. Et la brute risque alors d'entrer en conflit avec une autre brute, attirée par quelque oeillade.

C'est l'irruption du duo siamois : Eros et Thanatos. Ce couplage inséparable il y a longtemps que, depuis Darwin et Lorenz, les biologistes et les éthologistes l'ont repéré. Chacun a en tête les paradigmes pittoresques qu'a découverts l'observation des animaux dans leur niche naturelle : les mâles de l'Antilope Kob luttant corne contre corne pour défendre leur pré - ce pré que les demoiselles Kob choisiront, à leur guise, avec celui qui deviendra leur mâle; le gang de trois ou quatre gros loubards de lions qui décident une OPA sur une troupe voisine, liquident le vieux chef et tous les lionceaux mâles pour mettre les lionnes convoitées à la disposition d'un des leurs. On aimerait connaître quel fut notre paradigme aux origines : l'affrontement ritualisé avec le rival ou sa liquidation expéditive? Homo répugne à tuer femme ou enfant (la jalousie ou la peur du témoignage mise à part); il tue l'autre mâle, rival, gêneur ou étranger avec une grande facilité. L'on est toujours frappé de lire le commandement « Tu ne tueras point » dans un texte qui abonde en massacres vengeurs, pour atteinte à des lois et règlements qui intéressent au premier chef la vie sexuelle.

Il est facile - certains diront simpliste - de dégager les structures des règlements tribaux. Une constante se dégage : la neutralisation du pouvoir féminin. Des milliers de femmes en Afrique, quelques-unes en France, ont leur fleur vulvaire saccagée, leur première source de plaisir excisée, et ce par la complicité de vieilles matrones et de quelque hiérarque ou gourou mâle; ces pratiques léguées par la tradition en apparaissent quasiment légitimes. Le renfermement des femmes, le droit de vengeance des pères sur leurs filles dépucelées, le tchador ou le voile, la lapidation de la femme adultère, le maquereautage des prostituées, l'interdiction des moyens contraceptifs cela semble aller de soi.

Dès lors les mâles sont entre eux : ils peuvent s'adonner aux joies de la palabre et désigner l'ennemi, indispensable à la stabilité de la hiérarchie tribale, en travestissant Eros et Thanatos. Dans le rassemblement des mâles la connotation homosexuelle est patente. Tout congrès, et pas seulement le rassemblement des SA à Nuremberg, prend l'aspect d'une partouze idéologique. Malgré la bienveillance affichée de Jésus pour les femmes (nécessairement et heureusement pécheresses) ses épigones officiels n'ont jamais manifesté pour elles qu'une distance prudente (ou un manque de goût ?). L'extinction de la rivalité sexuelle, de la jalousie agressive, crée les conditions d'une fraternité qui sera confortée par l'expulsion de Thanatos sur les groupes de

ceux-qui-n'en-sont-pas les Germains, les juifs, les bourgeois, les protestants, les papistes qui procèdent à la même opération, chacun vis-à-vis des autres.

Enfin les mâles adultes vieux vont procéder à l'initiation, au conditionnement tribal des adolescents. Cette éducation comporte deux versants aux frontières floues. D'une part l'adolescent va être informé des mythes ancestraux et des dieux propres à la tribu, placé sous le pouvoir du saint homme local; les réifications de l'imaginaire des fondateurs ne sont pas indéfiniment variées et aléatoires, et la comparaison de leur structuration, d'une tribu à l'autre, d'une époque à l'autre fait les délices des anthropologues (de Irazzer à Lévi-Strauss), des psychanalystes (Freud, Jung), des décrypteurs de contes de fées (Bettelheim). D'autre part il devient un mâle convenable, avec un outil sexuel conforme (circoncis par exemple) et le droit à la parure réglementaire, assez souvent superbe à nos yeux et qui fait de lui un beau guerrier qui porte les couleurs de la tribu (ça n'a pas changé). Le conditionnement est, statistiquement, excellent et parfaitement efficace. Autour de la puberté le jeune mâle est dans une phase critique, à la recherche de modèles et, dans une bonne tribu bien close, il n'en est pas d'autre que celui qui lui est imposé. Une pédagogie empirique habile aboutit à la mise en place là où elle est nécessaire pour être efficace : au niveau inconscient. Vis-à-vis de Eros comme vis-à-vis de Thanatos sont mis en place les totems et les tabous, sont ouverts et structurés les registres du surmoi et du narcissisme, c'est-à-dire ce qui s'impose comme interdit ou comme récompense. L'optimisation existentielle, le maintien d'une estime de soi suffisante ne peuvent exister que si l'on suit ces raisons que le cœur connaît mais que la raison ignore; le parti, la patrie ont toujours raison; et l'on suit le chef, le leader charismatique jusqu'au bout du monde, jusqu'à la mort. Partout et toujours, quelques surdoués - pour ce genre d'aventure - fondent leur propre tribu, religieuse (une secte), politique (un parti), ethnique (une amicale de Picards) tant il apparaît avantageux affectivement et parfois matériellement de se trouver dans les régions apicales de la pyramide hiérarchique, et ce quelles que soient la taille et la matière de l'édifice.

Les philomathes auraient-ils fondé une nouvelle tribu?

L'illumination des Pères fondateurs

Les premiers philomathes, les Pères fondateurs, ont découvert le but et le fonctionnement de leur Société, par hasard, comme toujours, en triant dans la production que moule la rotation incessante entre l'inconscient et l'imaginaire - non pas dans le registre tribal, mais dans le registre cognitif: La Société Philomathique ne se propose pas de satisfaire le groupe (le pain et les jeux sont laissés à la hiérarchie politique) ni de le manifester vis-à-vis des étrangers.

Nos Fondateurs, dont on peut imaginer qu'ils savaient le grec (et fort bien, comme les hellénistes d'alors) ont utilisé, pour dénommer leur Société, une racine du verbe manthanô qui signifie apprendre, étudier et comprendre. Ainsi ils privilégient le registre cognitif, et du même coup exposent à un regard critique le registre tribal (plaqué sur la sexualité, Eros et Thanatos inégalement présents). Le registre tribal présuppose la croyance aveugle à ces réifications de l'imaginaire qui ont été injectées dans l'inconscient de ses membres, en même temps que la langue - qui nous trahit, nous fait reconnaître comme étranger si nous l'avons apprise après la dixième année. Il est bien évident que le choix des philomathes, en cette fin de XVIIIe siècle, n'est pas innocent et constitue en quelque sorte l'envers, le complémentaire de tout un courant de pensée, plus ou moins clandestin, qui conduit à la contestation du pouvoir royal absolu, et à l'expression de doutes sur l'origine du Livre ou sur le caractère magiquement sacré des productions des conciles ecclésiastiques des siècles précédents.

La situation de la France à l'époque la prépare mal à affronter les changements que vont lancer le progrès scientifico-technique et la planétarisation. Certes le royaume de France est, de loin, le plus peuplé d'Europe et les terres y sont fertiles. Mais quand la guerre d'Indépendance prend fin, à Versailles, en 1773, le Nouveau Monde relativise, à tout jamais, notre modeste hexagone. La hiérarchie laïque et religieuse, perdue dans la stabilité de ses privilèges, est incapable de libérer sa paysannerie, le tiers état. La machine à vapeur de Watt reste un objet curieux. Le système de monnaie demeure, depuis la banqueroute de Law (1720), impossible à adapter à une économie qui va devenir celle de l'industrie et du commerce international. Quelques noms et quelques portraits ne doivent pas nous tromper : les femmes sont subjuguées. Le joli cou de Marie-Antoinette est, sur ordres de diplomates sexistes, confié aux caresses d'un benêt de Bourbon pour être promis au rasoir de Sanson. Il faut toute l'astuce de la jolie Suzanne et de sa comtesse de choc pour rouler Almadiva dans la farine. Et les jeunes belles sont seules à supporter la réprobation, le bâtard, l'abandon, sous l'oeil d'un clergé qui les craint et de contestataires qui ne les aiment pas (Sade) ou qui les aiment mal (Rousseau). Le système est stabilisé par le conditionnement sans faille de l'inconscient tribal chez le jeune. A aucun moment il n'y a place pour une instruction scientifique ou technique. Il s'agit de rendre un chacun dépendant de l'Eglise, d'apprendre au petit noble, frotté d'Humanités, à tenir son rang, le père de famille se chargeant de faire marcher droit son monde. L'on conçoit facilement que la conjonction des intérêts narcissiques et matériels des hiérarques les rende favorables à l'absolutisme de leur pouvoir, à la censure, aux voies de fait judiciaires sur les hérétiques qui oseraient soumettre à examen les fondements intangibles, révélés, sacrés de l'ordre tribal.

L'utilisation du registre cognitif par un membre de la tribu est toujours considérée comme inutile le souverain guide, le Führer, le Duce, le génial Père des peuples, le pape, entouré de ses sages

pensent pour vous. Comme inutile donc, voire suspect un bon membre de la tribu ne pense pas, il exécute ce pour quoi il a été programmé. Le registre cognitif est certainement source d'inquiétude, et pas seulement pour les hiérarques. C'est une nouvelle boîte de Pandore que l'on ouvre et dont va sortir, biologiquement programmé, un nouveau couple inséparable la curiosité et l'inquiétude. On l'a vu, le système axial décide de notre présence au monde, nous anime, nous pousse à explorer la niche environnementale (c'est-à-dire en fin de compte la Planète, la «Nature»). Contraints à vivre du nouveau, à le prévoir, à anticiper, nous nous trouvons soumis aux répertoires des souvenirs et des tactiques optimisantes que manipule le système limbique. Ainsi, accrochée à un passé non exempt d'échecs et de culs-de-sac, notre curiosité forcée va de pair avec l'inquiétude, inévitable et nécessaire. Néanmoins, en cette fin de XVIIIe siècle, c'est la curiosité qui l'emporte les « Lumières » brillent avec éclat. Cela vient de loin la borne historique est donnée par le Dictionnaire historique et critique de Bayle (4 volumes de 1695 à 1697). Le mot Aufklärung apparaît sous la plume de Kant en 1785; M. de Riilhère, en 1787, parle de Philosophie des Lumières. Mais de Socrate à Descartes en passant par Montaigne, le libre examen, la soumission au rationnel ou au moins au raisonnable leur sont intimement nécessaires. Leur but n'est pas de remettre en question les traditions religieuses et laïques, de déstabiliser l'ordre tribal : ces « grands hommes » n'ont pas d'ambition politique (même si Montaigne a accepté d'être maire de Bordeaux). Les philosophes, nobles ou roturiers, hommes et femmes, cherchent le meilleur emploi de la vie humaine, essaient d'être réalistes dans l'inévitable soumission à la sexualité, d'utiliser à fond le registre cognitif, et de se soustraire, autant que faire se peut, aux réifications tribales toujours tragiquement centrées par Eros, travesti, et Thanatos, révééré. Leur besoin narcissique d'avoir un public (un salon, des lecteurs), l'ordre assez débonnaire sous Louis XVI, leurs protections (une cour relativement cosmopolite et « éclairée ») font qu'ils n'ont pas encore la sage discrétion qui conviendra si bien, quelques décennies plus tard, aux « happy few » chers à Stendhal. Les gens heureux auront compris, alors, qu'il est nécessaire de se tenir à l'écart du bruit et de la fureur, de l'Histoire de la tribu.

Rousseau occupe une place bien à part dans la galerie des philosophes. Il n'a parlé qu'une seule langue, la nôtre, et avec quel talent! Mais toute sa vie n'est qu'un chaos sexuel et tribal : un père danseur, absent, violent; une mère bafouée; la frontière franco-suisse qui le dichotomise comme sa conversion du protestantisme au catholicisme; des femmes qu'il aime mal (mignon en second chez Mme de Warens, piétiné par la putain vénitienne, procréateur inconséquent, etc.); des difficultés « à se pousser » dans un monde où Voltaire ou Diderot évoluent avec bonheur. Et Rousseau n'est nullement préparé ni conduit à investir dans le cognitif, et à mille lieues de l'affrontement avec ceux qui vont faire naître les sciences, l'industrie, le commerce international. Ainsi, à partir d'un inconscient qui a échappé à la programmation réalisée par l'éducation monotone, rigoureuse, absolue des Frères des ordres enseignants catholiques et français, les rêveries d'un promeneur solitaire vont donner naissance à de merveilleuses réifications de l'imaginaire, à la genèse d'une Utopie, de la tribu idéale. Cette tribu-là n'a évidemment rien de commun avec la société française du moment, surtout comme il la voit : corrompue par le rétablissement des sciences et des arts, structurée par une inégalité inepte, et ainsi séparée de l'état idyllique qui était celui des origines, dans la nature primitive des choses et des êtres. On voit bien comment la nouvelle tribu va fonctionner. Le registre cognitif, suspect depuis la mésaventure d'Adam et Eve, dont l'usage est réservé aux hiérarques ecclésiastiques ne sera qu'entrouvert. Le retour à la Nature et une bonne éducation, essentiellement « négative », visant à mettre Emile à l'abri des trucages et du snobisme (avant même que le mot soit créé il existe!), nécessaires à la hiérarchie tribale pour son confort pervers. Du même coup le couple fatal, Eros et Thanatos, est domestiqué. Jean-Jacques invente les montagnes suisses, le Wandern, le tri des fleurs de la forêt de l'Ile-de-France, qui remplacent avantageusement les jeux et les « parties » de la ville. Le retour à la vie simple nous économise beaucoup d'efforts et nous rend fervents de brouets simples et naturels, de jogging, de méditation transcendente et d'écologie (on anticipe un peu...). La Franc-Maçonnerie, et sa fille aînée, la Révolution à ses débuts, vont être rousseauistes et promouvoir la merveilleuse devise triangulaire qui va se trouver soumises aux périls d'une nouvelle dérive tribale. Les citoyens de ce futur devaient être libres et égaux en droit. La liberté devient fort vite celle, débridée voire délirante, de l'imaginaire encouragé par l'illusion groupale, par la contagion idéologique, par le consensus des réunions trop longues, trop nombreuses ou simplement trop bruyantes. La seule égalité possible, c'est-à-dire l'égalité narcissique, s'accompagne de l'exclusion des femmes et des jeunes (dont on fait des conscrits) et s'accommode fort bien de nouvelles hiérarchies, avec uniforme, décorations, salaire en rapport et rituels de préséance. L'évacuation de la sexualité en général et des femmes en particulier conduit bien entendu les mâles de la tribu à la fraternité. « Sois mon frère ou je te tue! » C'est Chamfort qui souligne les rapports de cette fraternité-là avec Thanatos et qu'on ne peut séparer le couple insecable formé avec Eros.

A côté des philosophes libertins aussi vite démodés que le régime de la royauté absolue, à côté de Rousseau et de ses innombrables épigones, il restait, en dehors du tribal, le registre proprement humain du cognitif à feuilleter et à enrichir. On y avait déjà écrit quelques pages, mais sous la surveillance jalouse de l'Eglise (censeur de la Renaissance) et l'enrégimentement sous les couleurs royales (Colbert et ses Académies pour ses savants). Au XVIIIe siècle, en Europe, la quête scientifique s'accélère et s'organise en dehors des tutelles. On connaît bien le caractère ambigu de l'Encyclopédie, du Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers. Nombre de ses collaborateurs et de ses souscripteurs trouvent leur intérêt à écrire ou à lire les articles philosophiques laissant entendre que toutes les religions qui se prétendent révélées sont des réifications de l'imaginaire. Et, s'ils achèvent ou parcourent les mises au point scientifiques, les descriptions des métiers illustrées par de merveilleuses planches, c'est en pensant, avec

Montaigne, que « rien ne presse un Etat que l'innovation ».

Il en va tout autrement avec Lavoisier. Lavoisier ne règle pas ses comptes, mais ceux des autres (il est fermier-général), et, régisseur des poudres et salpêtres, a un grand sens du réel. Pour lui la science n'est pas un corpus de théories acceptables et acceptées parce que raisonnables et logiques. La théorie du phlogistique, saluée comme celle de la gravitation, paraissait donner à la chimie ordre et unité, mais c'était l'unité d'un mot... « Au lieu de ces mots et de ces théories qui rappelaient invinciblement les explications scolastiques et la vertu dormitive de l'opium, Lavoisier ne voulut plus d'autres raisons que des chiffres, des mesures de volume, des poids. Toute sa philosophie fut celle de la balance » (in Bédier et Hazard). A son laboratoire de l'Arsenal, Lagrange, Young, Franklin, Lagrange, Watt viennent assister à ses expériences. Le Traité élémentaire de chimie est non seulement le premier tableau d'ensemble de la chimie, mais l'évangile de la nouvelle science. Il situe la science dans l'observation répétée et mesurée, dans l'expérimentation codifiée et quantifiée, bref dans ce que Popper, deux siècles plus tard, rassemblera sous le terme de réfutable (falsifiable en anglais). Une théorie est tenue pour vraie aussi longtemps qu'une de ses conséquences n'est pas réfutée par l'expérience. Une bonne théorie scientifique, facilement utilisable par notre cerveau, est en effet, en règle suffisamment féconde pour donner naissance à de nouvelles expériences dont elle tirera une nouvelle légitimité ou qui conduiront à l'abandonner. La formulation théorique est là pour s'inscrire dans notre inconscient (en dehors de cette mémorisation le savoir, livresque, est évanescant et inutilisable), stimuler notre imaginaire, et suggérer une vérification expérimentale.

Par son appréhension du processus scientifique Lavoisier va s'opposer à Marat. Lavoisier, en rédigeant, en 1775, le règlement de l'Académie des Sciences, s'était efforcé « d'éliminer la médiocrité des talents, le demi-savoir plus dangereux que l'ignorance, le charlatanisme et l'intrigue qui l'accompagnent ». Marat (né en 1743 comme Lavoisier) revient d'Ecosse à Paris avec un diplôme de docteur en médecine écossais et devient le médecin des gardes du corps du comte d'Artois, portant l'épée au côté et se faisant suivre de son domestique... Trois années plus tard, en 1780, il publie un ouvrage consacré à des expériences sur la lumière dans lequel il conteste Newton : ouvrage auquel l'Académie refuse de « donner sa sanction ou son attache » (Registres du 17 mai 1780). Onze ans après, dans ses lettres sur les Charlatans modernes, il va prendre sa revanche en traitant les académiciens de saltimbanques, d'hommes vains, médiocres, « sachant peu de choses, et croyant tout savoir, livrés machinalement aux sciences, jugeant sur parole, hors d'état de rien approfondir, attachés par amour-propre aux anciennes opinions, et presque toujours brouillés avec le bon sens ». Lavoisier est sa bête noire : « le père éternel des petites maisons, (...), sans idée en propre, (...), changeant de système comme de souliers. »

Ainsi apparaît l'antithèse parfaite entre le registre cognitif (scientifique) et le registre tribal où un inconscient programmé par ceux dont c'est la fonction d'injecter les dogmes, de révéler les textes sacrés, d'imprimer les appartenances, alimente un imaginaire monotone qui se manifeste par les comportements, les cris, les danses, la soumission aux totems et aux tabous en usage dans la tribu, soumission entretenue et vérifiée par l'assistance aux fêtes, parades, défilés, cérémonies qu'il est peu prudent d'éluder. Seule la violence est capable de casser le cycle... pour substituer un autre conditionnement tribal au précédent, ce que souligne bien le nom de révolution, l'éternel retour du même, de la même tragi-comédie, du même argument, des mêmes rôles de prêtres et de hiérarques, mais tenus par d'autres acteurs. Jusqu'à aujourd'hui il a été fort difficile aux individus et quasiment impossible aux groupes historiques d'échapper à ce maelstrom plein de bruit et de fureur. De jeunes fanatiques encouragés par des vieux aveuglés de croyances, prédateurs fragiles de prébendes narcissiques et matérielles, font claquer les oripeaux avec lesquels l'imaginaire tribal veut voiler le registre sexuel, tentant de substituer aux désarrois du désir, à l'inquiétude des choix, à la rivalité des pairs, l'organisation groupale, rassurante et excitante à la fois, comme l'est le délire.

Les avatars du tribal

Associer sur les avatars du tribal conduit à dérouler toute l'Histoire sur l'ensemble de la Planète : un vaste programme! Plus raisonnablement on peut focaliser sur trois moments où le conditionnement tribal a été fortement contesté - et sur ce qu'il s'en est suivi.

Le constat christique tel qu'il est consigné par les Evangélistes (en négligeant la partie eschatologique et messianique si l'on est agnostique) montre une parfaite méfiance vis-à-vis du tribal. Il s'adresse à chacun de nous, une fois rendu à César ce qui est à César. Notre réussite existentielle n'est nullement liée à la fidélité aux réifications qui formalisent l'imaginaire traditionnel de la tribu; et le juif de Samarie est heureux d'aider l'autre, avec la complicité récompensée de l'aubergiste; le Sabbath est relativisé comme l'observance apparente de tous les rituels; la sexualité est considérée dans sa fatalité (la lapidation de la femme adultère); les femmes sont les compagnes des hommes et donnent la vie et la parole; les catégories de la tribu (les esclaves et les autres, les citoyens de la tribu et les étrangers) sont la source de frustrations fort réelles et de récompenses illusives; le pouvoir, la puissance (tribale) sont dérision (la tentation diabolique sur le toit du Temple). Et que le registre cognitif soit à la disposition de l'homme pour qu'il travaille au mieux, la parabole des talents nous le rappelle et prend toute sa valeur dans la bouche d'un ouvrier charpentier. On ne s'étonne pas que Jésus, ayant suscité la haine des hiérarques de sa tribu, n'ait pu, avec la complicité d'un apparatchik d'une autre tribu dominante, échapper au supplice. Pendant quelques décennies le message tribal va circuler, propagé par quelques juifs marginaux. Que les lumières christiques capables d'éclairer un chacun,

quelle que soit sa tribu, et le conduisant, ipso facto, à relativiser le poids de ses appartenances tribales, voilà qui rend compréhensibles les haines des hiérarques tribaux. Mais qu'un tel message – qui nous invite, à la fois, à la méfiance et la tolérance vis-à-vis de Eros et Thanatos travestis par le tribal - puisse servir de noyau pour cristalliser une nouvelle tribu cela paraît impensable. Et pourtant, après quelques siècles de conciles au bord de la Méditerranée, une hiérarchie inspirée, dépositaire des réifications de l'imaginaire de leurs prédécesseurs pendant mille ans, lance la tribu chrétienne à l'assaut des musulmans, eux-mêmes rassemblés à partir d'une suite aux textes judéo-chrétiens, insufflée au prophète lequel, au moins, n'a jamais occulté ses projets tribaux. Les bûchers de l'Inquisition auront quelque chose de surréaliste. Mais quand la libido du frère Augustin-Martin Luther le conduit à contester la hiérarchie, les luttes intertribales, entre enfants du même Dieu d'amour, vont connaître une ampleur qui ravit les historiens. Pas tellement en France où ce fut dans l'ensemble assez mesquin (la Saint-Barthélemy fut plus atroce que vraiment liquidatrice) mais, dans le Saint-Empire, avec la guerre de Trente ans, on frôla le génocide - pratique tribale oubliée depuis Babylone.

En cette année du bicentenaire les Français ont pu se remettre en tête les avatars de la Révolution qui a conduit d'un ordre tribal aberrant et démodé, à travers Déclaration des droits de l'homme, discours rousseauistes en Loges, célébrations grandioses, au triomphe de Thanatos, du moloch tribal. La mécanisation de la peine de mort, le génocide vendéen en sont les manifestations les plus connues et les plus abhorrées. Ce ne sont pas les plus dramatiques. La mise à la disposition de Bonaparte des mâles portés par les utérus catholiques sous Capet, et des canons Gribeauval fabriqués par les techniciens du Roy va inaugurer ces boucheries si caractéristiques des victoires et des défaites qui vont s'afficher, après deux siècles bien employés, sur une multitude de totems (... et de gares) en Europe. Ce n'est pas notre contribution aux massacres de masse qui constitue le fait le plus contestable, mais bien la contamination de l'Europe par notre maladie nationale le chauvinisme. C'est au nom de la bonne, grande, idéale et vertueuse tribu que Girondins et Montagnards se sont mutuellement massacrés et ont liquidé les mauvais patriotes (une définition suffisamment vague pour être vraiment utile à l'accusateur public). Mais nos vertus républicaines vont être inoculées à nos voisins, à nos assistés colonisés, aboutissant à une série de guerres coloniales et à trois guerres franco-allemandes. Le fascisme et le national-socialisme (ce dernier avec son parachèvement raciste) ont représenté les versions en quelque sorte les plus modernes du nationalisme, du tribal. S'il vous reste quelque doute sur la coextensivité du registre sexuel (Eros et Thanatos) et du registre tribal c'est le moment de penser aux lois raciales et à la Shoah, ces fleurs logiques de la folie tribale ordinaire.

Les lumières, la glasnosti, l'aurore paraissent à l'Est et éclairent la dernière mode tribale en date, la dérive circulaire de l'imaginaire marxiste-léniniste à la canaillerie mafieuse de la société socialiste. Marx abolit les anciennes frontières entre tribus européennes : il internationalise, il annonce l'Europe de cette fin de siècle., et crée deux nouvelles tribus les travailleurs et les profiteurs, les pauvres et les riches. Cette dichotomie entre les pauvres travailleurs et les riches profiteurs va avoir des conséquences pittoresques. Chaque tribu secrète sa hiérarchie les riches les banquiers (qui aiment l'argent pour en gagner) et les pauvres les apparatchiks et les représentants du Parti (qui aiment le pouvoir). Cette dernière hiérarchie ainsi mise à l'abri de l'inquiétude et du besoin va dès lors exercer son pouvoir absolu, administrer pour le plus grand bien et la grandeur de la tribu, avec de redoutables effets pervers. Passons sur les constructions néo-versaillaises, pyramidales ou babyloniennes dont ont été accablées les nouvelles tribus; même chez nous, à Paris, la hiérarchie marxiste n'a pas échappé à la planification, dans la fièvre, d'un opéra (une circuiterie sans logiciel), d'une pyramide (une fantaisie amusante et chère) et d'un bunker-palace géant pour fermiers généraux micro-informatisés. Mais du fait que grâce à la vigilance vertueuse de la classe politique le travail ne peut plus enrichir, et que la planification bureaucratique interdit le jeu dynamisant de l'innovation et de la concurrence, ces sociétés deviennent ou redeviennent celles du besoin et de l'ennui. Ce n'est guère que dans la conception et la réalisation des armements nécessaires au traitement de la fièvre obsessionnelle des leaders que les talents peuvent s'exprimer.

Gorbachev semble avoir définitivement(?) ouvert les portes qui donnent sur un monde détribalisé. Il n'est pas très difficile d'expliquer ce geste. D'abord il y a la planétarisation, la circulation rapide de l'information, des gens, des objets, circulation qui va s'amplifiant chaque jour avec l'utilisation des jets gros porteurs, des satellites, la chute des murs et des exclusives linguistiques. Depuis 89 la démocratie s'est rodée et répandue, avec son avantage majeur, la déstabilisation permanente de la hiérarchie confrontée à l'innovation libératrice; et le moment est proche où le doublement de tout mandat électoral sera impossible, faisant de la participation politique un honneur ou un devoir, mais pas une carrière. La libération de la femme par la contraception résout du même coup le problème de son esclavage et celui de la surpopulation. Jointe au progrès technique, demain à la robotisation généralisée, elle annonce la fin du monde du besoin, ce précieux alibi cher aux dictatures marxistes et aux prédicateurs engagés dans un racolage culpabilisateur.

Ce Nouveau Monde n'est pas si facile à habiter pour le Primate humain qui, depuis si longtemps, avait ses habitudes dans sa vieille et bonne tribu et où se faisait, sans heurt, indéfiniment identique, la circulation entre l'inconscient, l'imaginaire et le manifeste, parfaitement congruents. Le pain n'est plus une récompense; il faut suivre un régime. Les jeux ne sont plus l'occasion d'un bain de foule (où il faut craindre les hooligans) mais bien celle des hésitations devant la variété disponible immédiatement ou en stock : et c'est le refuge dans la gélule vespérale de benzodiazépine. Les baumes et prothèses narcissiques ne sont plus ce qu'ils étaient qui se

dérangerait pour participer à un pique-nique présidentiel ? Les tenues officielles perdent leurs brocards et cèdent la place à une sémiotique écologique (la barbe, le col ouvert, le blouson du trappeur). Les titres cognitifs, de Polytechnique à un Doctorat, ne sont plus que des tickets d'entrée dans la vie; et il faut choisir une trajectoire sans risque et ennuyeuse dans un management routinier, ou l'acceptation du jugement du marché où l'on apprend bien vite que « l'Enfer c'est les autres ». Le travail n'est plus une nécessité, n'est pas un droit, mais un privilège réservé aux seuls performants qui, en faisant le mieux qu'ils peuvent, font mieux que les autres. Les femmes, toujours plus belles et plus libres, poussent les mâles les plus incertains vers un imaginaire puérilement pervers et la distribution homosexuelle des rétrovirus mortifères. Ou c'est l'engluement dans les réifications de la culture, du « soft » : on devient champion du dérisoire, arbitre des élégances et des modes, pilier de musées, ces cimetières de l'art, ou intoxiqué de voyages, de départs, accroché par ces dealers d'un genre spécial que sont les vendeurs de « tours ». Encore ces voyages-là sont-ils préférables aux voyages chimiques que depuis Noé, les plateaux andins et le pavot, l'homme, dans sa compulsion à fuir le réel, a toujours goûtés. Pourquoi cette fuite devant le réel? Très simplement pour la raison que l'éducation tribale est centrée sur de l'imaginaire réifié, occultant le registre sexuel, et censurant le registre cognitif.

Actualité d'une bicentenaire

C'est ainsi que le moment est venu de célébrer la devise de la Société Philomathique. Avouons qu'à première lecture on la voit très bien, cette devise, à l'entrée du préau du patronage laïque ou comme nom d'une modeste Loge de province. Cela ne change rien au fait que les Pères fondateurs nous ont fourni les bons repères afin que, échappés ou insensibles aux sirènes entretenues par la tribu, nous puissions goûter pleinement notre traversée existentielle.

Point n'est besoin de souligner que cette Société est résolument atribale. Elle n'est pas nationale, mais de Paris et parle français. Il n'existe pas de hiérarchie mais un bureau coopté. On ne fait pas campagne pour en faire partie, on accepte d'en être, si on en a le désir, lorsque l'on est prié, après un voyage scientifique manifestement honnête. Les obligations sont nulles, sauf à faire au moins une conférence, à verser la cotisation annuelle (100 F 1989 par an), et à payer son écot quand on est là. Il n'y a pas de rituel, pas de sexisme (les femmes sont admises comme auditrices invitées et membres)... et pas de local : la réunion a lieu là où l'on peut dîner et présenter des documents. Sa dernière pérégrination la situe, paradoxalement - provisoirement? - sous des lambris napoléoniens.

L'ÉTUDE constitue le seul moyen de nous préparer à affronter le réel dans le monde moderne. Nous rêvons de l'expression naturelle de notre génie, de performances brillantes, lucifériennes. En fait, seul un entraînement intensif peut nous donner une chance de nous classer, un moment, de manière honorable parmi ceux qui, sur la Planète, poursuivent les mêmes buts et les mêmes travaux, ou réussissent à produire les objets qui trouvent preneur et nous enrichissent.

L'AMITIÉ est ce qui reste quand on s'est débarrassé de ses haines tribales, si inconscientes et incontrôlables, de ses transferts infantiles sur les chefs charismatiques, et que l'on a mesuré le caractère aveuglant, animal, inhumain du registre sexuel. Alors vous pouvez retrouver les joies que va vous dispenser le registre cognitif: vous allez être curieux pour savoir, et anxieux de savoir, pour faire, pour vivre.

Citoyens! Citoyennes! Nous sommes en 1990. Avec la Société Philomathique de Paris : halte au tribal! ÉTUDE ET AMITIÉ!

